

L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LES ŒUFS DES OISEAUX

I. — LE SYMBOLISME ANCIEN DE L'ŒUF.

Fortuné Parenteau — après d'autres — a prétendu que le prototype du premier essai de l'homme dans l'art céramique a dû être inspiré, non par une fleur, comme l'ont écrit J. Lelewel et H. du Cleuziou, mais par l'Œuf d'Oiseau[1]. L'examen des plus anciens vases connus, fournis par les établissements humains de l'époque néolithique, ne confirme l'opinion d'aucun de ces auteurs[2].

Mais ce qui, par contre, paraît certain, c'est que l'œuf a bien été, dans les plus anciens groupements humains, l'un des premiers emblèmes religieux, en tant, au moins, qu'idéogramme du point de départ des êtres, du germe initial de vie, car, par une intuition qui ne les a pas trompés, les primitifs ont accepté d'avance le célèbre aphorisme par lequel Harvey a clos ses savantes études de biologie générale : *Omne vivum ex ovo,* « tout être vivant provient d'un œuf », c'est-à-dire d'un germe renfermé dans une enveloppe quelconque[3].

Dès leurs plus anciennes dynasties, les Égyptiens ont mis l'Œuf en rapport avec l'idée du Principe de toutes choses, de l'Essence même des êtres vivants. Ils l'appelaient l'Œuf d'Eau, et c'est sur un œuf naturel ou sur un œuf emblématique de glaise que se récitaient les incantations qui devaient charmer les eaux[4]. Et cet Œuf d'Eau, « grand au ciel supérieur, grand au ciel inférieur », fait involontairement songer à l'Esprit de Dieu qui se mouvait au-dessus des eaux premières, sur le chaos fluide, quand, au commencement des choses, la main de l'Éternel semait sur les mondes qui fermentaient les premiers germes de vie[5]. Certains textes égyptiens ne disent-ils pas allégoriquement que tous ces germes reposaient dans l'Œuf divin que Thot-Ibis couvait à Memphis[6].

Dans la Crète antique on a déposé, à l'époque mycénienne et durant les deux derniers millénaires avant notre ère, dans les riches sépulcres, des œufs

---

1 F. Parenteau, *Inventaire archéologique,* p. 175.
2 Voir J. Déchelette, *Manuel d'archéol. préhistorique,* t. I, p. 345-365.
3 Voir P. Le Cour, *Les œufs de Pâques,* in *Atlantis,* an. 1930, n°s 27-28, p. 121.
4 Voir Chabas, *Le Papyrus Herris,* p. 144. — Lefébure, *Rites égyptiens,* p. 93. — Ph. Virey, *Religion de l'ancienne Égypte*, p. 219.
5 Moïse, Livre de la Genèse, I, 2.
6 Ermon, *Religion Égyptienne*, p. 40. — *Livre des Morts*, chap. 85 ; ap. Alex. Moret, *Mystères égyptiens*, p. 115.

emblématiques de gros oiseaux, voire des œufs d'autruche somptueusement montés en coupes.

Mais je ne sais s'il faut attribuer un sens symbolique aux coquilles d'œufs qui se rencontrent parfois dans les sépultures de la Gaule indépendante. Celles que j'y ai trouvées[1] accompagnaient des ossements d'animaux qui sont la preuve de la déposition, avec les restes humains, d'un « viatique » pour le voyage vers la vie future.

II. — L'ŒUF ET LES IDÉES DE PURIFICATION ET DE BEAUTÉ.

Les Romains, après les Étrusques sans doute, attachaient à la présence de l'œuf un mystérieux pouvoir de Purification, et celui, issu peut-être de la même idée, d'éloigner des demeures humaines les mauvais génies des airs.

Chez les Anciens, écrivait, au XVIe siècle de notre ère, Cornélius Agrippa de Mettesheim, « l'œuf était employé dans les cérémonies de purification, d'où l'appellation d'« œufs lustraux », et ces vers d'Ovide : « Qu'on fasse venir une femme d'âge, qui bénisse le lit et la chambre, ayant du souffre et des œufs en sa main tremblante[2] ». Je n'ai retrouvé trace de cette antique signification en aucune coutume populaire de France[3].

Mais une autre conception, plus orientale et grecque que latine, a fait de l'œuf, ou plus exactement de la forme ovoïde dont il est le modèle naturel, l'un des symboles de la Beauté linéaire, régulière et parfaite ; et tous les arts anciens ont affectionné l'emploi de l'ove dans les travaux décoratifs. Après l'Égypte ancienne, le Proche-Orient imposa très fréquemment la forme de l'œuf aux lampes de terre cuite et, en ce domaine, l'art chrétien des premiers siècles garda le même usage. Dom Leclercq a publié une lampe ovoïde et chrétienne de Coptos dont le centre est orné d'un beau chrisme, et dont la pointe montre une croix entre deux jeunes visages ; autour on lit cette inscription : *eumorphoïkalo*[4]…, « belle forme — beauté », que l'on peut traduire ainsi : ceux qui sont de belle forme à celui qui est la beauté.

Le même savant bénédictin décrit une autre lampe qui provient du Caire, chrétienne aussi : « C'est vraiment la forme d'un œuf porté sur trois pattes de lion[5]… ».

[1] Fouilles des Châtelliers-Châteaumur et du Bourbelard de Pouzauges (Vendée), 1898-1901.
[2] Cornélius Agrippa, *De occulta philosophia*, lib. III, cap. LVII.
[3] Pline s'occupe longuement des croyances de son temps relatives aux propriétés diverses des œufs de poule et de leurs coquilles. *Hist. Nat*. LXXIX, 12 et 13.
[4] Dom. H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. fasc. 84, col. 1104 et fig. 6588.
[5] *Ibid*. col. 1107, n° 35.

III. — L’ŒUF, SYMBOLE CHRÉTIEN DE L’ESPÉRANCE.

L’œuf, comme la graine — qui est l’œuf du végétal — contient, au bénéfice de la nature active, une promesse : celle d’une vie nouvelle qui va bientôt éclore et agir, et que la dite nature est en droit d’espérer, du fait même de l’existence de l’œuf.

Pour l’homme qui, par une loi providentielle, élève, pour sa subsistance, des oiseaux de basse-cour, et qui, pour l’embellissement et le charme de sa vie, voit autour de lui les oiseaux libres construire leur nid, l’œuf représente aussi l’espoir d’un bien, plus appréciable en valeur que lui-même. Il est donc très compréhensible que l’Œuf ait été pris de bonne heure comme l’un des emblèmes de l’Espérance.

Quand le Christianisme fit de ce sentiment, en le portant sur le plan surnaturel, l’une des trois vertus théologales, l’œuf en resta l’un des emblèmes. C’est pourquoi saint Augustin a pu écrire ce texte qui cite Martigny[1] : *Restat Spes quæ quantium mihi videtur, Ovo comparatur. Spes enim nondum pervenit ad rem ; et Ovum est aliquid, sed nondum est pullus*, « Reste l’Espérance qui, à mon avis, peut être comparée à l’œuf. L’Espérance, en effet, n’est pas encore parvenue au but ; de même l’œuf est quelque chose, mais il n’est pas encore le poussin[2] ».

Pour saint Augustin, comme pour tout chrétien, la vertu d’Espérance ne peut avoir pour objet que la pleine possession du don de Dieu dans une vie dégagée des matérialités terrestres.



Fig. I. Œuf symbolique en ivoire plein (XVIe siècle).
Collection Gab. de Fontaines, à St-André-sur-Sèvres (Deux-Sèvres).

C’est certainement aussi ce que veut dire l’inscription gravée sur le pourtour d’un petit œuf d’ivoire suspendu à une bélière d’argent, torsadée en manière de filigrane de Venise, XVIe siècle. Cette inscription se lit : *Post tenebras spero lucem*, « après les ténèbres, j’espère la lumière » (Fig. I). Pour le poussin enclos dans l’œuf, c’est l’aspiration vers la lumière du jour, après la rupture de la coquille ; pour le chrétien, c’est l’espoir que son âme, après la rupture de ses

[1] Martigny, Dict. des Antiq. Chrét. p. 470.
[2] St Augustin, *Serm. CV*, 8, opp. t. V, p. 379.

attaches corporelles, jouira pleinement dans le plein rayonnement de Celui dont saint Jean a dit que sa gloire est l'éternel et radieux flambeau du paradis[1].

Et cela nous conduit vers le symbolisme chrétien le plus connu de l'Œuf, celui qui exprime le plus haut espoir du chrétien : une existence heureuse par delà le tombeau dans la pleine régénération de son être[2].

IV. — L'ŒUF, SYMBOLE DE RÉSURRECTION ET DE JÉSUS-CHRIST.

De tous temps, un rapprochement a été fait entre l'idée de renaissance à une vie future et l'Œuf qui peut être assimilé à l'enceinte d'un sépulcre dans lequel repose, inerte d'abord au centre de la mort, un principe de vie qui doit, un jour, s'épanouir et agir : « *Ex morte vita* ».

C'est pourquoi le symbolisme chrétien l'adopte comme l'un des nombreux symboles de la Résurrection : Et cela explique la présence, à Rome[3], d'œufs symboliques en marbre, gros comme des œufs de poule, dans les tombeaux des martyrs et notamment dans ceux des saintes Balbina, et Théodora[4]. Plusieurs fois aussi, dans d'autres sépultures de martyrs, aux mêmes catacombes romaines, on a recueilli des coquilles d'œufs naturelles[5]. Moi-même j'ai rencontré l'œuf de poule en deux sépultures chrétiennes d'époque franque, à Saint-Marceau (Deux-Sèvres), en 1900, et à Sammarçolles (Vienne), en 1904, VIe siècle ou VIIe.

Il n'est pas douteux qu'en tous ces cas l'Œuf représente au sein même de la mort, l'idée de régénération future.

À ce titre déjà, l'Œuf appartient à l'emblématique de Jésus-Christ qui est le prototype du ressuscité. Nous allons voir que la liturgie elle-même en a fait directement son image :

Les Anciens regardaient déjà avec raison comme le plus beau type d'œuf d'oiseau celui de l'autruche, à cause, tout à la fois, de sa grosseur et de la flexion parfaite de sa courbure. De plus, ce que disaient déjà les naturalistes du mode d'incubation auquel il est soumis suffisait à le faire regarder comme convenant le mieux pour symboliser la résurrection attendue. Écoutons ce que Guillaume le Normand, écho des âges précédents, écrivait à ce sujet du temps du roi Philippe-Auguste : L'Autruche pond au mois de juin, au moment où paraît dans le ciel « l'étoile Virgile » ; elle enfouit ses œufs dans le sable du désert et les oublie, ne songeant plus qu'à son étoile, mais le soleil échauffe les œufs dans « la motte

---

[1] Saint Jean, *Apocalypse*, XXII, 23.

[2] Voir G. Chauvet, *Une tombe romaine*… in *Bull. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 3e sér. t. VII (1925), IIIe liv. p. 163-164.

[3] Et aussi à Seurre (Côte-d'Or) dans une sépulture gallo-romaine. Cf. abbé Clément, in *Mém. Soc. Éduenne*, IIe sér. t. X (1881), p. 448.

[4] Cf. Boldetti, Observations sur les cimetières des martyrs et des anciens chrétiens, p. 519.

[5] Cf. Raoul Rochette, *Mém. de l'Académie des Inscript*. t. XIII, p. 181.

sablonnière », et les petits en sortent sans le secours de la mère[1]. Cependant le *Physiologus* ajoute que l'autruche appelle ses petits à la vie, en les couvant de son regard au moment où l'étoile Virgile l'avertit que l'heure est venue[2].

En fait, Guillaume de Normandie et l'évêque Durand de Mende se perdent dans des explications très compliquées sur le symbolisme de l'autruche et ne parlent point de celui de son œuf. Cependant, dès leur époque[3], XIIe siècle, on suspendait des œufs d'autruche dans les grandes églises de France et d'ailleurs, pendant la Semaine-Sainte : c'était, dit Didron, l'emblème du tombeau de Jésus-Christ ; c'était aussi, comme nous allons en avoir la preuve, l'emblème du Sauveur lui-même.

Un inventaire de la cathédrale de Bayeux, établi au XVe siècle, mentionne un œuf d'autruche[4] qu'on exposait sur l'autel en certaines solennités (Pâques et peut-être Noël).

Ces œufs étaient parfois suspendus devant les autels, comme ceux qui se voient dans les turbehs des mosquées, encore aujourd'hui, au-dessus des tombeaux, où, là encore, ils figurent l'idée de résurrection.

Dans certaines cathédrales, on déposait l'œuf d'autruche le Jeudi-Saint, dans le « Tombeau » rituel avec l'Eucharistie, et, le jour de Pâques, on l'en tirait solennellement au chant de « l'Invitatoire », des Matines : « Surrexit *Dominus vere ; alleluia !* ». Il est bien évident que, dans cette coutume liturgique, l'Œuf devenait bien l'emblème direct du corps de Jésus-Christ, enseveli, puis ressuscité.

Dans la cathédrale d'Angers, cette cérémonie revêtait un caractère et un éclat particuliers[5]. Un inventaire des joyaux de cette église, au XVe siècle, publié par Godard-Faultrier donne ce détail intéressant : « Il y a dans le grand reliquaire des œufs d'autruche soutenus par des chaînes d'argent. Le jour de Pâques, il faut mettre les deux œufs sur l'autel de saint René[6]… ».

Ainsi le choix de l'autel angevin n'était pas facultatif : ce devait être l'autel du saint né deux fois, *Re - né*, du saint ressuscité comme le Sauveur du monde, car saint René d'Angers, mort jeune, aurait été, en effet, rendu miraculeusement à la vie[7].

---

[1] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin*, XXX, *De l'Ostrice*, éd. Hippeau, p. 165 et 272.
[2] Voir en outre, pour les fables sur l'Autruche, Vincent de Beauvais, *Miroir historial*, lib. XVI, cap. 230. — Hugues de St Victor, *De claustro animæ*, cap. XXIII. — Hesychius, *ad Plinium*, lib. X, 1 ; etc.
[3] Cf. Léon de Laborde, *Glossaire français du Moyen-Âge*, p. 407.
[4] Cf. Charles Bazin, *Bulletin Monumental*, t. X (an. 1844), p. 330.
[5] Voir Mgr Barbier de Montault, *Trait. d'Iconographie Chrét*. t. 1, p. 128 et t. II, p. 98.
[6] Didron, *Annales Archéologiques*, T. XI (1891), p. 259.
[7] Didron, loc. cit. ; ap. Hippeau, Le Bestiaire divin de Guillaume, Clerc de Normandie, p. 167.

L’un des deux œufs d’autruche du cérémonial angevin devait se rattacher allégoriquement à la naissance du Christ, et l’autre à sa re-naissance dans la sérénité de l’aube pascale, au jardin funéraire de Joseph d’Arimathie. Et c’est, nous l’avons vu, tout à fait dans l’esprit du symbolisme de l’Œuf qui est afférent au point de départ de toute vie terrestre ou hyper terrestre. Dès ses premiers siècles, l’Église, en ses textes liturgiques, assembla souvent ces deux idées de la naissance et de la résurrection. Le Symbole de Nicée qui se chante ou se récite à chaque messe, et qui date de l’an 325, nous en est un témoignage, en ses dernières paroles : « *Confiteor unum baptisma in remissionem peccatorum. Et expecto resurrectionem mortuorum…* », « Je reconnais un baptême pour la rémission des péchés. Et j’attends la *résurrection* des morts ». Le baptême, c’est à la naissance du fidèle à la vie de l’Église, il est donné aujourd’hui dès la naissance à la vie terrestre ; la résurrection c’est la re-naissance pour une vie sans fin.

Au Moyen-Âge, plusieurs grandes églises possédaient des œufs d’autruche montés en coupes, plus ou moins richement. Certaines de ces coupes étaient des reliquaires[1] ; d’autres, comme les œufs d’autruches montés de la même façon qui sont mentionnés dans les *Inventaires* de Charles V, de 1363 et 1380, de Charles VI, 1399, du duc Jean de Berry, 1416, et du duc de Bourgogne, 1467, formaient de simples et riches coupes ; et je ne sais à quel usage ecclésial ces vases étaient employés. Il se pourrait qu’à l’origine, ils aient été en rapport avec l’idée de purification attachée aux œufs par le monde antique[2], mais ce n’est là qu’une hypothèse qui ne s’impose pas[3].

L’ŒUF DE L’AUTRUCHE EMBLÊME DE L’ÂME DU JUSTE.

En Italie, durant le Moyen-Âge, et par un symbolisme obscur, la vertu de justice fut parfois représentée par une femme dont une main tient une balance, et dont l’autre caresse une autruche ; c’est ainsi qu’on le voit dans les peintures de Raphaël, en la salle Constantin du Vatican, qui suit celle de la Signature.

En France, l’œuf de cet oiseau fut l’image emblématique de l’âme du Juste, et les vieux Bestiaires des temps capétiens en donnent la raison que voici : c’est que, à l’exemple de l’œuf de l’autruche qui éclot par le seul effet de la chaleur solaire, l’âme du chrétien est « covée et norie en vie del verrai soleil de justice », et que, dit l’un de ces vieux ouvrages, semblable à cet oiseau qui abandonne ses œufs aux soins de la Providence, il convient

« À home que Dieu fit resnable

Et connaissant et entendable

[1] Cf. Abbé J. Corblet, *Revue de l’Art Chrét*. t. XVIII, p. 354.
[2] Voir supra : Corneille Agrippa, *de Occult. philos*.
[3] Par une singulière coïncidence onomastique, le symbolisme de l’oiseau et de l’œuf d’oiseau tient une grande place dans les conceptions religieuses des indigènes de l’Île de Pâques. Cf. Fr. Schulze-Maizier, *Do osterinsel*.

D'oublier les choses terrestres

Pur aveir les gloires célestes[1] ».

LES ŒUFS DE PAQUES.

Dans le même esprit du symbolisme christique qui lui dicta l'allégorie à la résurrection du Seigneur par la déposition d'un œuf dans le « tombeau » rituel du Jeudi-Saint et par son exposition au jour de Pâques, l'Église médiévale bénit, le Samedi-Saint, des œufs que les fidèles mangeaient en famille le lendemain, avant toute autre nourriture : C'est ce qu'on appelait « la Pâque de l'Œuf[2] », qui était aussitôt suivie, dans certaines abbayes, et même à la table d'évêques et de châtelains de la « Pâque de l'Agneau ».

La coutume de bénir ainsi des œufs comme emblèmes de la résurrection de Jésus existe encore à Rome : Dans la journée du Samedi-Saint, les curés de Rome « vont dans les maisons particulières de leur paroisse respectives bénir les appartements, le lit des époux et les œufs de Pâques[3] ».

Les Grecs usent encore aujourd'hui d'œufs de Pâques bénits et teints en rouge[4] ; ceux qui sont destinés à des personnalités marquantes sont souvent très décorés. Et cela me rappelle les œufs que les Sarrazins offrirent aux chevaliers croisés, près Damiette, quand ils les relâchèrent de leurs prisons, et dont Joinville parle ainsi : « Pour l'honneur de nos personnes, ils les avaient fait peindre par dehors de diverses couleurs[5] ».

Dans l'ouest de la France aussi, on teint encore en diverses couleurs les œufs de Pâques, et dans quelques endroits de cette même région des pâtés, particuliers à la fête de Pâques, comportent des couches alternatives de chair hachée et d'œufs durs coupés en ronds ou en ovales. Ces coutumes populaires et plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer ici, participent au même esprit symbolique que la bénédiction liturgique des œufs, et commémorent à leur manière la résurrection du Seigneur.

La bénédiction simultanée de la chambre intime, du lit nuptial et des œufs de Pâques par les curés de Rome semble joindre à l'idée de résurrection celle de la propagation de la vie par le mariage chrétien ; d'autres coutumes pourraient en être rapprochées, par exemple, celle qu'observaient encore, au XIXe siècle, les jeunes filles de l'Île d'Ouessant, désireuses de se marier et qui ne le pouvaient que difficilement en raison du grand nombre de jeunes gens que la navigation éloigne de l'île : celles-ci, au jour de Pâques, portaient à l'église des œufs qui, durant la

---

[1] Cf. Grimouard de Saint-Laurent, *Le Guide de l'Art Chrét*. t. III, p. 458.
[2] Cf. Martigny, *Dict. Antiq. Chrét*. p. 470.
[3] Mgr Barbier de Montault, *L'année liturgique à Rome*, p. 160.
[4] S. Petridès, *Dict. d'Archéologie Chrét*. vol. I, col. 905.
[5] Joinville, *L'histoire et cronique du très chrestien roy S. Loys IXe du nom et XLIIIIe roy de France*. — Édition d'Engilbert de Marnef, dédiée à François Ier, folio LXXXVII.

messe, étaient déposés devant l'autel et bénits, puis religieusement emportés par elles[1].

Ces usages ne transforment-ils pas l'œuf bénit en une sorte de véritable talisman chrétien qui ne prend sa valeur que dans sa relation avec la pensée de la résurrection du Seigneur ?

L'ANTITHÈSE DE L'ŒUF BÉNIT.

En regard de ces œufs qui évoquent la vie dans le monde, ou la Personne ressuscitée du Sauveur, et que l'Église bénissait, il convient d'opposer les Œufs maudits que le traditionnisme européen rattache au démonisme, et regarde même parfois comme étant les œuvres charnelles directes d'esprits malfaisants ; et cette question touche, en certaine manière, à celle des incubes et des succubes dont je n'ai pas à m'occuper ici.

Les œufs entoilés des reptiles, sauriens, ophidiens, chéloniens, ont eu mauvaise réputation dans les anciennes croyances et superstitions populaires : les œufs des grosses couleuvres, notamment, qui passaient pour être fécondées parfois sous terre, au jour du Vendredi-Saint, par les pires esprits infernaux, et qui pondaient ensuite leur impure ventrée dans l'humus humide ou les fumiers.

En parlant du Basilic, j'ai déjà mentionné cet œuf légendaire dont tout le Moyen-Âge s'est occupé. À en croire Vincent de Beauvais[2], la peau qui l'enrobe est si dure qu'on ne la saurait déchirer et son père serait un vieux coq fécondé par l'enfer. Le Basilic sort de cet œuf.

Le peuple des campagnes a doté cet affreux produit infernal d'un très proche parent : Tous ceux qui ont vécu en dehors des grandes cités connaissent ces petits œufs très allongés que l'on trouve dans les basses-cours au début ou à la fin de la ponte des poules, et dont l'intérieur ne contient que du blanc, sans germe et sans jaune : ils ne sont dus qu'à l'insuffisance de la matière constitutive de l'œuf à l'intérieur de la poule, mais en de nombreuses campagnes, on les attribue encore aux coqs, ou aux « serpentes » fécondées par des coqs. Considérés comme maléfiques et comme pouvant contenir le germe du Basilic, ces petits œufs étaient jadis jetés dans un feu dont on aspergeait la flamme ou la braise avec de l'eau bénite (Vendée, Deux-Sèvres), afin de préserver la maison des maléfices qu'ils auraient pu y causer. La basse sorcellerie les utilisait. Selon les provinces, on les appelait cocatries, œufs de cocatrix, œufs de coq-basile, œufs de jau-vermine, œufs de coco-diable ou coq-au- diable[3], etc.

Et quand une poule avait la malchance de chanter en imitant la voix du coq dans le temps de l'apparition de l'un de ces œufs incomplets si calomniés, elle était

[1] Cf. André Lavignon, *Les filles de la Pluie*, p. 45.
[2] Vincent de Beauvais, *Spec. Nat*. lib. XX.
[3] Dans les *Bestiaires* du Moyen-Âge, cocatrix est une sorte de dragon dont le crocodile est le prototype.

impitoyablement mise à mort comme annonciatrice d'un malheur quelconque ou d'un décès dans son entourage.

Tous ces œufs maudits, provocateurs de mort ou du malheur, emblèmes des œuvres des démons sur terre, ne sont-ils pas l'antithèse parfaite des œufs bénits qui étaient les suggestifs emblèmes des origines divines de la vie, de la régénération post-mortuaire du corps humain, et de la Personne du Rédempteur ressuscité ?

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.